Michel Agier, *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*

Marseille, Éditions Parenthèses, 2000, 253 p., annexes, gloss., bibl., ph.
(« Eupalinos »)

Kadya Tall

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7835>

DOI : 10.4000/lhomme.7835

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 239-241

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Kadya Tall, « Michel Agier, *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7835> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.7835>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Michel Agier, *Anthropologie du carnaval. La ville, la fête et l'Afrique à Bahia*

Marseille, Éditions Parenthèses, 2000, 253 p., annexes, gloss., bibl., ph.
(« Eupalinos »)

Kadya Tall

- 1 DANS CE LIVRE, Michel Agier se propose d'étudier les processus identitaires et culturels contemporains en milieu urbain à partir de l'étude du carnaval bahianais. Depuis 1975, ce carnaval a inauguré une nouvelle manière de décliner son identité noire et métisse, dans la mouvance des mouvements de revendication ethnico-raciale. L'auteur émet l'hypothèse fort pertinente selon laquelle le carnaval bahianais reproduit les hiérarchies socio-raciales de la vie ordinaire. Les différentes études réalisées dans les années 1930 (Gilberto Freyre) puis dans les années 1950 ont tenté de faire apparaître le Brésil comme un pays attaché au métissage, et où existerait non pas un préjugé raciste comme aux États-Unis, mais un préjugé de couleur qui tendrait à disparaître avec le blanchiment de la population (Oracy Nogueira). L'influence de l'idéologie marxiste dans les années 1960 mettra au second plan les études sur le racisme, et ce n'est que dans les années 1970 que le débat sera repris à Rio de Janeiro et à São Paulo, avec la naissance des mouvements noirs dans différents pays. À Salvador de Bahia, cette nouvelle sensibilité se traduira par l'africanisation de son carnaval. À cette époque, la capitale bahianaise connaît un nouvel essor économique avec l'installation d'un pôle pétrochimique et l'émergence de nouvelles classes sociales.
- 2 Dès le second chapitre, Michel Agier campe le décor et les éléments nécessaires au bon déroulement de la fête carnavalesque. Aspects ludiques et religieux sont étroitement liés. Si le carnaval en est l'apogée, il est précédé de toute une série de fêtes liturgiques qui annoncent le climat et les chansons à succès de l'année. L'auteur souligne le caractère sacré/profane, indissociable, de ces fêtes chargées à la fois d'éléments religieux les plus divers (culte des saints et des divinités afro-brésiliennes) et d'éléments urbains (fêtes de rues, places et quartiers). Le carnaval à Bahia, qui s'étend

sur presque une semaine, débute le jeudi qui précède le mardi gras avec la remise symbolique des clefs de la ville par le maire au roi Momo I^{er} et se termine, au grand dam de l'archevêché, dans la matinée du mercredi des cendres.

- 3 À l'inverse de celui de Rio de Janeiro, le carnaval de Bahia n'est pas un carnaval de spectacle. Les « en-folie » (*foliões*) participent activement aux défilés en s'intégrant à des blocs², et, pour les plus démunis et/ou les plus éclectiques, en sautant comme du pop corn d'un *trio* électrique³ à l'autre. Rares sont les personnes qui se déguisent, et celles qui le font défilent en général le matin. La plupart de ceux qui intègrent les blocs revêtent un uniforme, et ce qui distingue un groupe de l'autre est le chamarré des couleurs pour les blocs alternatifs, la coupe des vêtements et les motifs ethniques pour les blocs afro et indiens. Bref, l'aspect le plus paradoxal de ce carnaval est cette mise en scène de l'identité, véritable reproduction de l'ordre social régnant. Chacun y trouve sa place et, beaucoup plus que ne le dit Michel Agier, je pense que la liminarité, la marginalité et la violence y sont très contrôlées ou contrôlables. Il s'agit incontestablement d'un carnaval doté de tous les éléments qui le définissent habituellement, à l'exception du phénomène d'inversion des valeurs. On y observe même un renforcement des valeurs sociales.
- 4 Le carnaval bahianais se décline en trois temps : le matin est réservé aux revendications sociales et à la marginalité, l'après-midi et le début de la soirée aux classes blanches dominantes, la nuit aux groupes socialement dominés de métis et de noirs. Il existe même une division sociale de l'espace centre ville/bord de mer, avec des lieux de liminarité intense comme la place du poète métis Castro Alvez, lieu de tous les dangers où un vrai « en-folie » passera au moins une fois, ne serait-ce que pour assister à la rencontre des *trios* à l'aube du mercredi des cendres, s'exposant à croiser des bandes de jeunes de la périphérie venus pour en découdre. Tous les excès sont permis : débauche de drogues, de sensualité et de violence sont au rendez-vous, mais toujours dans des espaces bien déterminés. Dans les blocs, protégés par des cordes retenues par des journaliers noirs et métis embauchés pour l'occasion, l'alcool coule à flot, et si la bière, « stupidement gelée », est la boisson nationale, certains blocs huppés se distinguent en servant un litre de whisky par adhérent et par jour. Grande machine économique, le carnaval, à travers la prolifération des blocs de plus en plus nombreux, canalise et ordonne la subversion sociale qui lui est inhérente. Seuls les plus pauvres n'ont pas accès à la sécurité des blocs, dont il faut rappeler que le coût minimum s'élève à plusieurs salaires que les « en-folie » de toutes origines paient en général par mensualités anticipées.
- 5 C'est dans cette atmosphère de désordre ordonné qu'a été fondé le bloc afro *Ile Aiyê*. Michel Agier fait une analyse extrêmement minutieuse et détaillée de son origine, de sa composition et de son organisation depuis sa fondation en 1974, et de son évolution jusqu'aux années 95. Si les années 70 ont été marquées sur la scène internationale par les manifestations anti-apartheid et les luttes contre le racisme, le Brésil baigne encore dans ce que Florestan Fernandes⁴ a appelé « le préjugé de ne pas avoir de préjugé » (1964), et la démarche du bloc *Ile Aiyê* a pu paraître extrêmement provocatrice puisque sa caractéristique première fut de faire défiler un bloc noir destiné exclusivement aux noirs. Le réseau initial des membres de ce groupe s'est formé à partir du voisinage, de la famille et des collègues de travail. Il regroupait une centaine de personnes la première année, trois fois plus l'année suivante et, depuis 1983, le groupe compte 2 000 membres. Si, au départ, un africanisme naturaliste semble prédominer,

« progressivement s'installe un africanisme réfléchi et *Ile Aiyê* devient un modèle pour les noirs soucieux d'affirmer leur identité "raciale" et de la rendre socialement respectable » (p. 75). Ainsi, après une première phase informelle marquée par sa participation au carnaval (1975-1981), *Ile Aiyê* s'engage dans un espace politique plus net (1982-1988) pour osciller, de 1989 à 1996, entre un projet associatif à caractère social et une structure d'entreprise privée. Michel Agier explique le succès et la pérennité du groupe par sa capacité à créer de l'identité et des liens sociaux forts (p. 87). Un véritable exercice rituel qui se décline par l'invention du nom du bloc, le calendrier de ses activités, l'ensemble de ses héros (dont la figure rituelle de la Reine et de la Mère Noire), les séquences de la sortie carnavalesque et le défilé, toutes activités qui mobilisent un groupe, une communauté au-delà du carnaval.

- 6 Si Michel Agier a observé les identités dans leur ritualisation, c'est, nous prévient-il, par souci méthodologique, afin de trouver rassemblées les deux composantes des entreprises identitaires actuelles : l'identité et la culture (p. 229). En prenant toujours grand soin d'analyser l'identité dans la relation du même à l'autre, il replace son objet d'étude dans son contexte : d'une part le contexte local, avec la logique familialiste des fondateurs du groupe ; de l'autre le contexte global du succès de l'africanisation avec, dans les années 1980, la médiatisation des chansons du bloc par de grands artistes de la musique populaire brésilienne. Son anthropologie du carnaval africain à Bahia apparaît ainsi comme une véritable anthropologie des identités ritualisées.
- 7 On regrettera que les Éditions Paren-thèses, qui nous avaient habitués à de véritables petits bijoux, n'aient pas apporté plus de soin à l'édition de ce livre : calligraphie et mise en page trop ramassées, notes de bas de page déplacées, illustrations minuscules ne rendent pas justice à un travail photographique d'excellente qualité.

NOTES

1. Personnage rituel qui représente les excès et qui, par conséquent, est choisi pour son embonpoint.
2. Ce terme désigne un groupe carnavalesque mené par une bande de musiciens.
3. Le *trio* électrique est le camion sur lequel est dressé la scène où les musiciens du bloc jouent pendant le défilé. Il se caractérise par la puissance de ses amplificateurs.
4. Florestan Fernandes, *A integração do negro na sociedade de classes*, São Paulo, Ática, 1964 (rééd. 1978).

AUTEUR

KADYA TALL

EHESS, Centre d'études africaines, Paris.